

Dans un paysage hostile, Lussas se réinvente

Les Etats généraux du film documentaire lancent une plate-forme vouée au documentaire de création

CINÉMA

LUSSAS (ARDÈCHE)

En wolof, langue d'Afrique de l'Ouest, *tënk* est le fait d'énoncer une pensée claire et concise. Aux Etats généraux du film documentaire de Lussas, dont la 27^e édition a lieu du 16 au 22 août, « *tënk* » désigne les rencontres professionnelles lors desquelles un ou une cinéaste présente son projet à des producteurs et à des diffuseurs – le *pitch*, en anglais.

Tënk sera aussi le nom donné à la plate-forme de documentaires de création sur abonnement que lance l'équipe du festival dans un climat d'effervescence. La campagne de financement participatif est officiellement ouverte depuis le 16 août (sur le site Internet Ulule.com/tënk), et sera close le 12 octobre, en vue d'un démarrage au printemps 2016 : « *Tënk donnera accès à une sélection permanente de quatre-vingts documentaires, soigneusement éditorialisés, comme lorsque votre libraire vous conseille un ouvrage. Et neuf nouveaux films seront disponibles chaque semaine* », résume Jean-Marie Barbe, pilier de Lussas et initiateur d'un programme de développement du documentaire africain (Africadoc).

Nous sommes dans la maison de ses parents, une ancienne épicerie située dans la rue principale du village, qui accueille désormais l'équipe de Tënk, des salles de montage, des sociétés de production, de distribution... Claire Simon passe la tête : la cinéaste est en train de filmer l'épopée de la plate-forme Tënk – elle présente à Lussas son dernier film, *Le Bois dont les rêves sont faits*. Posé sur un plateau de l'Ardèche, Lussas est un village cinéma qui œuvre toute l'année à la création de documentaires d'auteurs.

Films singuliers, non formatés

Mais le paysage est devenu hostile, et Lussas se réinvente. Au début des années 2000, en effet, les télévisions (chaînes publiques, Arte...) coproduisaient les deux tiers des films qui étaient présentés à Lussas et dans d'autres festivals pointus. Aujourd'hui, on les compte sur les doigts d'une main. Ce sont

des télévisions locales, pour la plupart (Vosges Télévision...), qui ont pris le relais de la diffusion. La présence d'un diffuseur crée un soutien public. La plupart de ces documentaires d'auteur tournent en orbite dans les festivals. Certains sortent en salles, mais qui les voit, à part les passionnés ? C'est dans ce contexte difficile que les professionnels ont signé une tribune intitulée « *Nous sommes le documentaire* », publiée dans *Le Monde* du 13 mars.

Lussas ne veut pas finir en peau de chagrin. « *La lune de miel entre le documentaire d'auteur et les chaînes de télévision a duré jusqu'à la fin des années 1990. Aujourd'hui, le divorce est consommé. Plutôt que de nous lamenter, nous lançons la toute première plate-forme consacrée aux documentaires de création, pour défendre des films aussi forts sur la forme que sur le fond. La forme, c'est une vision du monde* », insiste Jean-Marie Barbe.

A cet égard, le pari de l'originalité formelle est tenu à Lussas, avec une forte présence de réalisatrices : Anouk Dominguez-Degen et son film expérimental, issu d'archives familiales tournées en super-8, *Histoires maternelles* ; Laetitia Carton et son documentaire très attendu dédié à un ami malentendant, *J'avancerai vers toi avec les yeux d'un sourd*. Citons aussi, du côté de la gent masculine, le film fleuve (334 minutes !) d'Abbas Fahdel, *Homeland (Irak année zéro)*, qui scrute l'avant et l'après-guerre et occupation américaine, en 2003. Ou encore *Contre-pouvoirs*, de Malek Bensmaïl, une plongée dans le quotidien du journal algérien *El Watan*.

Parfois, ces films singuliers, non formatés, font débat à l'issue des projections et sur les terrasses des cafés. C'est le cas de *Little Go Girls*, fruit de plusieurs années d'enquête de l'anthropologue et cinéaste Eliane de Latour, qui sortira en salles le 6 janvier 2016. Auteure de *Bronx-Barbès* (2000), sélectionné au Festival de Locarno, en Suisse, la réalisatrice explore ici l'univers de jeunes prostituées, les « go » du ghetto de Bel-Air, à Abidjan. Plutôt que de livrer toutes les clés sur ces filles

qui se vendent pour 1,50 euro, Eliane de Latour choisit une approche esthétique radicale : celle du silence. Le spectateur est confronté avant tout à des images. Le film est construit en trois parties, lesquelles suivent chronologiquement le travail mené entre 2009 et 2013.

« Sortir du regard occidental »

D'abord un montage de photographies réalisées dans le ghetto : les filles attendent le client, saisissantes de beauté. Puis une succession de courtes vidéos qui montrent le quotidien de chacune d'elles, où les gestes s'apparentent à un ballet chorégraphique.

Un climat de confiance s'est établi entre les « go » et la cinéaste, et celle-ci a tout loisir d'entrer dans leur vie, sans aucun voyeurisme – on ne verra jamais une passe. Enfin, la dernière partie est une sorte de huis clos à la Casa, un appartement loué par la cinéaste, à Abidjan, en vue d'aider les jeunes femmes à sortir de la prostitution.

« *Dans ce film, je demande aux spectateurs de sortir de leur regard occidental. Il ne s'agit pas de proxénétisme. Les filles ne sont pas que victimes. Paradoxalement, elles font ce détour au dernier degré de la prostitution pour retrouver une certaine autonomie. Certaines sont issues de familles où le poids de l'islam les étouffait. Et la beauté les réhumanise.* »

La cinéaste a pu s'exprimer pendant une heure devant des bibliothécaires un peu sceptiques, au lendemain de la projection. Ce temps laissé aux échanges, c'est aussi la marque de fabrique de Lussas. ■

CLARISSE FABRE

« Aujourd'hui, entre le documentaire d'auteur et les chaînes de télévision, le divorce est consommé »

JEAN-MARIE BARBE

l'un des piliers des Etats généraux de Lussas